Élisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?*

Paris, Fayard, 198 p.

Bernard Juillerat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2747>

DOI : 10.4000/lhomme.2747

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 269-271

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Bernard Juillerat, « Élisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 29 novembre 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2747>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Élisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?*

Paris, Fayard, 198 p.

Bernard Juillerat

- 1 ELISABETH ROUDINESCO pose trois questions fondamentales, liées les unes aux autres. Qu'en est-il de l'envahissement des psychotropes et des progrès de la pharmacologie dans la prise en charge des maladies nerveuses et mentales ? Face à ce phénomène qui entraîne la négation de la vie psychique dont se rendent par ailleurs coupables les « théoriciens du cerveau-machine », les apports de la psychanalyse ne se trouvent-ils pas anéantis ? Enfin, la psychanalyse a-t-elle encore un avenir ?
- 2 Dès le premier chapitre, l'auteur fait d'emblée un constat : « La défaite du sujet ». L'homme cognitif a remplacé l'homme désirant et « l'ère de l'individualité s'est ainsi substituée à celle de la subjectivité » (p. 14). De par cette uniformisation, chaque individu est traité avec les mêmes médicaments et, si cela ne suffit pas, il aura recours à des médecines parallèles dont certaines remontent au siècle dernier. « Forme atténuée de l'ancienne mélancolie, la dépression domine la subjectivité contemporaine comme l'hystérie de la fin du XIX^e siècle régnait à Vienne... » (p. 18). Un passage de ce chapitre m'a cependant laissé perplexe. Elisabeth Roudinesco voit la cause de cette défaite du sujet dans la société démocratique moderne « qui veut bannir la réalité du malheur, de la mort et de la violence » et « a tenté d'abolir l'idée de conflit social. De même, elle tend à criminaliser les révolutions et à déshéroïser la guerre afin de substituer l'éthique à la politique, la sanction judiciaire au jugement historique. Ainsi est-elle passée de l'âge de l'affrontement à l'âge de l'évitement, et du culte de la gloire à la revalorisation des lâches. Il n'est pas choquant aujourd'hui de préférer Vichy à la Résistance... » (p. 16). Il y a trop de questions confondues dans ces lignes pour y voir vraiment clair et savoir où se situe exactement l'auteur. Les « lâches » du Chemin des Dames ne méritaient-ils pas d'être réhabilités ? N'est-ce pas un progrès de la civilisation que de ne plus tromper le peuple sur la prétendue beauté de la guerre (le « culte de la gloire » justement) ? Un soldat engagé dans une guerre injuste ne devient-il pas précisément un sujet lorsqu'il dit non ? L'auteur poursuit en condamnant la norme qui veut maintenant

qu'on ne s'enthousiasme plus pour « le moindre idéal qui ne soit pas celui du pacifisme ou de la morale humanitaire » (p. 17). La lutte aux États-Unis pour la fin de la guerre du Vietnam ? Le rétablissement de la paix au Kosovo ou au Timor oriental ? Ce « dévouement à la victime » rendrait la haine de l'autre plus sournoise car elle ferait triompher la « négation imaginaire de l'altérité » et le narcissisme. S'il est vrai que la compassion est souvent suspecte, il faut cependant distinguer sa dimension collective ou politique de sa valeur projective individuelle.

- 3 Les deux chapitres suivants offrent un bref panorama de l'histoire de la psychiatrie et de son développement récent, en particulier aux États-Unis. Les modifications successives apportées au *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* depuis 1952 jusqu'à aujourd'hui sont révélatrices d'une dérive qui accorde une place de plus en plus importante à la pharmacologie et au comportementalisme.
- 4 Verra-t-on un jour, dans la vitrine d'un libraire, un ouvrage intitulé *L'autobiographie d'un ordinateur ?*, se demandait Georges Canguilhem, qu'Élisabeth Roudinesco cite longuement pour appuyer sa défense de l'inconscient freudien face aux thèses matérialistes de certains neurobiologistes et cognitivistes. La dispute est déjà ancienne, mais elle prend depuis peu un relief singulier avec le développement des sciences cognitives. Le cerveau de l'homme nouveau fabriqué par le positivisme neurobiologique ou cognitiviste ressemble à celui que fabrique Frankenstein dans le roman de Mary Shelley. La position d'Élisabeth Roudinesco est que l'inconscient freudien « n'est pas assimilable à un système neural, [et pas non plus] intégrable à une conception cognitive ou expérimentale de la psychologie. Et, pour autant, il n'appartient pas au domaine de l'occulte ou de l'irrationnel » (pp. 69-70). Après avoir cité quelques neurobiologistes, comme Gerald Edelman ou Alain Prochiantz, qui se sont fait les avocats de la notion d'inconscient freudien, l'auteur nous donne un aperçu historique de ce concept depuis Schelling et Schopenhauer. On pourrait ajouter qu'aujourd'hui c'est tout autant le problème de la conscience qui est posé, notamment par le philosophe John R. Searle et le biologiste Henri Atlan.
- 5 Élisabeth Roudinesco consacre le chapitre II de la deuxième partie à ce qu'on appelle parfois la « lettre de l'équinoxe », dans laquelle Freud annonce à son ami Wilhelm Fliess, le 21 septembre 1897, qu'il renonce à sa « *neurotica* », c'est-à-dire à sa théorie du traumatisme sexuel de l'enfance comme cause unique du trouble psychique. La théorie du fantasme prend alors la place de celle du trauma dans l'étiologie des névroses. La position actuelle de la psychanalyse consisterait à prendre en compte les deux types de causalité : « la négation de l'ordre fantasmatique risque de provoquer une blessure aussi mutilante chez un sujet que la négation d'un abus réel » (p. 91). Roudinesco revient à ce propos sur le danger du « culte des victimes [lequel] est l'équivalent du déterminisme biologique qui laisse entendre que les enfants maltraités par leur entourage ou violentés dans des circonstances extrêmes (guerre, terrorisme, etc.) seront forcément des délinquants ou les éternels plaintifs d'une blessure impossible à cicatriser » (*ibid.*). « Rien n'est jamais joué d'avance » et c'est à ce préjugé que Freud se serait opposé en renonçant à sa première théorie. Cela pose la question de la liberté du sujet freudien, libre parce que doué de raison, mais limité par son inconscient et qui « n'est pas maître en sa demeure ». Un paradoxe, nous dit l'auteur, mais on aurait aimé ici qu'elle prenne une position plus personnelle, bien que cela eût sans doute conduit à des développements plus philosophiques que psychanalytiques.

- 6 Les chapitres III et IV de la deuxième partie sont entièrement consacrés aux pourfendeurs de la psychanalyse aux États-Unis, puis en France, fondateurs d'une mythologie cérébrale basée sur un inconscient cognitif. Dès les années 50 aux États-Unis naît une psychologie cognitive qui combat le freudisme qu'elle accuse de conjectures, voire de charlatanisme. Élisabeth Roudinesco se limite cependant à des auteurs actuels. L'anthropologue américain Lawrence Hirschfeld fonde sa théorie du racisme sur un phénomène cognitif naturel, attesté dans la perception des différences raciales chez l'enfant¹; elle dénonce l'absurdité des tests qu'il utilise. Howard Gardner² défend une typologie « que l'on croirait tout droit sortie d'un mélange d'astrologie et de psychologie des peuples » (p. 100). Christopher Frith³ réduit la schizophrénie à l'effet mental de processus physico-chimiques défailants. Enfin, le physicien et professeur de psychiatrie Adolf Grünbaum⁴ reproche entre autres choses à Freud d'avoir abandonné l'orientation neurobiologique de son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, écrite en 1895 et jamais publiée de son vivant; l'auteur lui répond en montrant la justesse de l'intuition freudienne dans les cas de l'« homme aux loups » et de l'analyse de Marie Bonaparte.
- 7 Aux États-Unis, on assiste depuis 1980 à un renouveau de la théorie du syndrome de « personnalité multiple » héritée du XIX^e siècle, mais qui avait disparu dès 1910. Elle se fonde sur la contestation de la théorie du fantasme et sur la défense obsessionnelle de celle du traumatisme sexuel dans l'enfance. Certains de ses tenants reprochent même à Freud d'avoir renoncé à sa *neurotica* pour dissimuler au public l'importance des abus sexuels commis contre les enfants et les femmes. C'est à partir de ce revirement anti-psychanalytique que des procès absurdes ont eu lieu récemment aux États-Unis contre des pères prétendus violeurs de leurs enfants, et dont Roudinesco nous livre quelques exemples édifiants. Mais la France n'est pas en reste – bien que l'auteur n'y consacre que quelques pages – où sont brocardés des auteurs comme Pierre Debray-Ritzen, Jean-Pierre Changeux ou Marcel Gauchet.
- 8 Élisabeth Roudinesco ne fournit pas de réponse claire à sa dernière question sur l'avenir de la psychanalyse; elle ne cherche pas à prédire l'avenir. Le chapitre I de la troisième partie est consacré à « la science et la psychanalyse » : les résistances nord-américaines lors de l'exposition sur Freud à la Library of Congress en 1995, quelques pages critiques sur les attaques portées par Alan Sokal et Jean Bricmont envers Lacan, suivies d'interrogations sur la psychanalyse de la barbarie et du crime dans notre siècle. Dans le chapitre II, c'est « l'homme tragique », condensé d'Œdipe et d'Hamlet, qui surgit comme l'être humain non seulement freudien, mais aussi kleinien et lacanien. L'examen de la famille, de la mère et de la fonction paternelle (le retour à la métaphore paternelle freudienne avec Lacan, après la parenthèse maternelle de Mélanie Klein et de Donald Winnicott) nous conduit jusqu'au Pacs et à la question – à peine suggérée – de la parité hommes/femmes... On devine l'auteur favorable au premier et défavorable aux quotas. Sur ce dernier point, elle condamne la « fétichisation actuelle de toutes les différences [...] où chacun devient la victime expiatoire d'une faute toujours imputable à un autre » (p. 175). Il en va de même de la « discrimination positive » (*affirmative action*) à l'égard des Noirs et des Hispaniques aux États-Unis. Le dernier chapitre est consacré à l'histoire des sociétés de psychanalyse en France, alors qu'on aurait attendu l'esquisse d'un programme pour la psychanalyse de l'avenir.
- 9 Ce livre brosse à grands traits la situation de la psychanalyse en cette fin de siècle et dénonce l'impasse où mène la conception d'un homme machinal. Plus que défendre la

psychanalyse de façon circonstanciée, il alerte sur le danger que représente l'avènement illusoire d'un homme biologique et cognitif – expression d'un scientisme dépassé – et exprime le souhait que la psychanalyse renoue le dialogue avec la psychiatrie et la philosophie. Pourquoi pas aussi avec l'anthropologie et la sociologie ?

NOTES

1. Lawrence Hirschfeld, *Race in the Making. Cognition, Culture and the Child's Construction of Human Kinds*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996 et « La règle de la goutte de sang ou comment l'idée de race vient aux enfants », *L'Homme* 150, 1999: 15-39.
 2. Howard Gardner, *Les personnalités exceptionnelles. Mozart, Freud, Gandhi et les autres*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.
 3. Christopher Frith, *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*, Paris, PUF, 1992.
 4. Adolf Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.
-

AUTEUR

BERNARD JUILLERAT

CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.